

5^e dimanche du temps ordinaire, année C
10 février 2019, couvent de l'Annonciation
(Lc 5, 1-11)

Cette pêche miraculeuse, qui coïncide chez saint Luc avec la vocation des premiers disciples, celle de Pierre en particulier, c'est l'histoire d'un éloignement progressif du rivage, depuis le bord du lac de Génésareth jusqu'au grand large, puis d'un retour vers ce rivage, vers la terre ferme, avec des filets chargés de poissons, avant un nouveau départ, radical et définitif, des disciples à la suite de Jésus : « et, laissant tout, ils le suivirent. » Que s'est-il donc passé ?

La scène débute au bord du lac, là où se trouve Jésus. Mais la foule venue pour l'écouter, c'est-à-dire « pour écouter la parole de Dieu », comme le précise l'évangéliste, cette foule est si nombreuse, si compacte, si pressante que Jésus, l'orateur, l'enseignant, le prêcheur, n'a pas le champ suffisant ni l'espace nécessaire pour lui transmettre, lui communiquer la parole de Dieu.

C'est pourquoi, comme il le fera à plusieurs reprises, Jésus décide d'utiliser la surface du lac lui-même comme lieu d'enseignement et caisse de résonance, avec la rive circulaire servant d'amphithéâtre géant et, pour le maître, une chaire flottante, à bonne portée de voix des auditeurs. Ce sera donc un discours ou un sermon, non pas sur la montagne, mais sur la mer. Pour ce faire, Jésus va s'adjoindre l'aide de quelques hommes, des pêcheurs installés eux aussi au bord du lac, occupés à laver leurs filets. Mais il ne va pas seulement se les associer matériellement en utilisant la barque de l'un d'entre eux, Simon ; il va les faire participer pleinement à son ministère de la parole, à sa mission, et surtout, il va les faire entrer dans l'intimité de son mystère à lui, Jésus, les entraînant toujours plus loin du rivage, vers les profondeurs de Dieu.

Jésus donc monte d'abord dans la barque de Simon et lui demande un premier éloignement de son rivage habituel, oh ! un éloignement pas très grand, pas très risqué pour un pêcheur professionnel : il lui demande seulement de « s'écarter un peu du rivage ». Mais cet écart suffit à Jésus pour enseigner aux foules et Simon, bientôt appelé Pierre, est par là directement associé à cet enseignement du Christ, déjà ordonné à la proclamation, à la prédication de la parole de Dieu, même s'il écoute et ne dit rien

encore. Oui, la barque de Pierre qui, avec celle de Jacques et de Jean, préfigure et symbolise la barque de l'Église, cette barque ne sera la barque du miracle, de la fécondité apostolique et de l'extension missionnaire que parce qu'elle est d'abord et avant tout la barque où Jésus se tient, la barque où Jésus enseigne, la barque où la Parole de Dieu est annoncée et écoutée.

Cependant Jésus ne se contente pas de ce petit éloignement en forme de cabotage à quelques encablures de la rive du lac. Il va exiger plus, beaucoup plus, de Pierre et de ses compagnons. « Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : “Avance au large, et jetez vos filets pour la pêche.” » *Avance au large* : la traduction liturgique est exacte, mais elle ne rend peut-être pas toute la force et la richesse de cette parole de Jésus. Le texte grec dit littéralement : *Avance vers le profond, la profondeur (eis to bathos)*, tandis que le latin de la Vulgate privilégie l'image de l'altitude, de la hauteur : *Duc in altum, avance vers le haut*, comme on parle en français de haute mer. Largeur, hauteur, profondeur, c'est tout cela à la fois que Jésus signifie en réalité lorsqu'il ordonne à Simon : *Avance en eau profonde*, ce qui reste, je crois, la meilleure et la plus belle traduction.

« Avance en eau profonde. » Jésus sait très bien que ce qu'il demande là est très difficile, même à un pêcheur de Galilée rompu à son métier. Car l'image des grandes eaux, des fonds marins et des abîmes aquatiques revient sans cesse dans la Bible pour désigner une réalité redoutable, effrayante. Quelle réalité ? C'est d'abord la réalité intérieure qu'on ne veut pas voir ni affronter, celle de l'essentielle fragilité, précarité, vulnérabilité humaine, lieu de toutes les angoisses, de toutes les dépressions, mais aussi abîme, sans fond visible, où se déversent en nous les eaux du mal, du péché et de la mort.

Sauve-moi, mon Dieu : les eaux montent jusqu'à ma gorge !
J'enfonce dans la vase du gouffre, rien qui me retienne ;
je descends dans l'abîme des eaux, le flot m'engloutit (Ps 68, 2-3).

Eh bien, c'est jusqu'en ce lieu-là que Jésus demande à Simon-Pierre d'avancer, ce sont ses propres eaux profondes qu'il lui demande d'affronter avec lui.

Mais les eaux profondes désignent encore une autre réalité, ou plutôt une réalité tout autre, celle de la puissance insondable de Dieu, de son être de sainteté, révélé au

prophète Isaïe dans la première lecture (Is 6, 3-5), donc un abîme, sans fond lui aussi, de largeur, de longueur, de hauteur et de profondeur, comme s'exprime l'apôtre Paul dans la lettre aux Éphésiens (3, 18), réalité divine tellement éloignée de la nôtre que nous pensons ne pas pouvoir nous en approcher et même ne pas devoir la laisser s'approcher de nous. C'est bien l'expérience qu'a faite Simon-Pierre à la vue du miracle des poissons pêchés en eau profonde, d'un seul coup de filet et sur la seule parole de Jésus, après toute une nuit d'échec et de stérilité : « “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur.” Un grand effroi l'avait saisi... »

Or voici qu'avec Jésus, Dieu fait homme, les deux réalités, la divine et l'humaine, peuvent enfin se rencontrer sans s'exclure, comme à la confluence des eaux profondes. L'homme pécheur, qui a découvert son abîme de faiblesse au contact de la réalité divine, n'aura plus à craindre l'abîme de puissance et de sainteté de son Dieu, car celui-ci, en son Fils Jésus, l'associe dès à présent à son œuvre de salut et de miséricorde : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras. »

fr. Camille de Belloy, o.p.